

Les Invasions barbares : le vide spirituel

Quelle tristesse! Ce fut notre première réaction, mon épouse et moi, après le visionnement des *Invasions barbares* de Denys Arcand, qui a remporté le Prix du meilleur scénario à Cannes. Nous sommes aussi des baby-boomers, mariés depuis vingt-cinq ans, parents de quatre enfants. Mais nous avons la joie de croire, et nous sommes très engagés dans l'Église. Un tel film coup de poing nous a fait mal car nous avons ressenti ce que plusieurs vivent aujourd'hui : un grand vide spirituel. Pas étonnant qu'il y a tant de suicides, surtout des hommes. On meurt souvent comme on vit.

Un sentiment d'impuissance

Le film dérange parce que les personnages sont crédibles et représentent certains enfants de cette « génération lyrique » d'après-guerre qui vieillissent plutôt mal. Exit l'utopie libertaire, bienvenue cynique réalité. Le ton acerbe et provocateur du film nous mord le cœur longtemps après la projection. « Sitcom amère sur l'échec d'une génération », titrait Le Monde du 22 mai. Comédie de situation, si l'on veut, mais dans un registre grave, où la solitude n'est pas douce et le discours d'une grande vacuité. « La tyrannie du plaisir » a fait son œuvre.

Il plane dans ce film un tel sentiment d'impuissance face aux différents systèmes (santé, éducation, famille, justice, syndicat, politique, religion) que la

seule arme pour se faire entendre est le dieu-dollar, représenté par le financier Sébastien, venu au chevet de son père malade, à la demande de sa mère. Mais l'argent ne peut pas tout acheter, et les invasions deviennent de plus en plus barbares. Le capitalisme sauvage tiendra-t-il le coup devant le terrorisme international? Comment combler le fossé entre les générations? Comment affronter la peur de la mort lorsque le « croire » est évacué? Il n'y a pas de réponses dans le film.

Comme dans *Le Déclin de l'empire américain*, *Jésus de Montréal* et *Starcom*, Denys Arcand poursuit sa virulente critique sociale. Mais dans *Les invasions barbares*, il n'y a pas d'issue de secours, sauf peut-être dans l'amitié, la nature et la famille, pour ce qui en reste. « Où est le sens? », s'écrie Rémy l'épicurien, qui se meurt du cancer. Il y a dans ce cri quelque chose de pathétique. Il dira à la religieuse, qui le visite à l'hôpital, qu'elle est bien chanceuse de croire. Ce personnage de foi et de pardon contraste avec l'ironie mordante que l'on retrouve tout au long de ce film assez noir. La religieuse invite patiemment Rémy à accepter le mystère.

La quête de sens

Les baby-boomers du film sont désillusionnés de tout. Intellectuels de gauche et libertins, snobs et suffisants, ils se sentent floués par tous les « ismes ». Dans ce monde en manque de repères, parce que souvent sans pères, Rémy a l'impression d'avoir raté sa vie, même s'il a beaucoup aimé la vie. Encore ici, la question du sens refait surface. Quelles valeurs avons-nous laissé à nos enfants? La fille de Rémy répondra par ordinateur : le désir de vivre. C'est déjà beaucoup. Ce n'est pas le cas de la junkie Nathalie, interprétée par Marie-Josée Croze, qui lui a valu le Prix d'interprétation à Cannes. Elle traîne son mal de vivre

en se piquant à l'héroïne. Nous les retrouvons aujourd'hui dans nos rues, victimes de l'individualisme d'une société barbare, c'est-à-dire étrangère à leur soif d'amour.

« Où est le sens? ». Pour moi, il se trouve dans la résurrection du Christ, cette Bonne Nouvelle qui transcende toutes les idéologies et qui dure encore après deux mille ans. C'est vite dit, n'est-ce pas? Les personnages du film exposent bien leur incroyance, pourquoi les croyants n'en feraient pas autant? Par peur d'être ridiculisés? Par pudeur ou respect? Peut-être. Le silence parle souvent plus fort que les mots. Mais face à la mort, il n'y a que Lui, et son cri sur la Croix, « J'ai soif », puis sa présence-absence au tombeau vide. « O mort! où est ta victoire », chantait saint Paul? Le pari est-il trop risqué de nos jours pour miser sur cette foi? Et pourtant, si c'était vrai, comme le clamait Brel. Thérèse de Lisieux le savait : « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie ». Quelle autre voie prendre pour que les lendemains chantent, si ce n'est celle de la foi, de l'espérance et de l'amour?

La question du sens renvoie au désir et à l'espérance. Qu'est-ce qui me fait vivre? Quelle est mon espérance? Poser ces questions c'est se mettre en route. L'important est de chercher. Il y a une immense quête d'amour dans *Les Invasions barbares*, même si elle est dure à entendre, au soir tombant. « Le chant n'est pas moins beau quand il décline », avait écrit Aragon dans son poème justement nommé *Je me tiens sur le seuil de la vie et de la mort*.

Pour ma part, j'entreprends un long jeûne à l'eau, en solidarité avec tous ces quêteurs de joie et de sens qui vivent un grand vide spirituel, ou qui se brûlent sur l'autel de la drogue et du sexe. Comme c'est un jeûne chrétien, j'y joins la prière et l'aumône. Cette pratique antique n'a rien d'originale, mais elle a

fait ses preuves. Gandhi en est un exemple éloquent, Jésus aussi. Je veux jeûner par amour, sinon ça ne vaut pas la peine. C'est ma réponse concrète au film. Aux invasions barbares que sont l'idéologie libertaire, le terrorisme mondial et le capitalisme sauvage, j'oppose la liberté du jeûne, l'humilité de la prière et la gratuité de l'aumône.

Jacques Gauthier

Auteur et professeur à l'Université saint-Paul d'Ottawa